

LES ORIGINES BIBLIQUES DES EAUX HEBERTIENNES

Drd. Anca MĂGUREAN
Universitatea „Ștefan cel Mare”, Suceava

Abstract

This article aims to explore the representations of water in Anne Hebert's work in relation to the biblical myths of Genesis and Flood. Dual Element, water oscillates continuously between life and death, between divine and demonic, representing at the same time, the beginning and end of a world guided by violence and sin.

Keywords: water, Bible, myth, Genesis, Flood

L'eau représente par elle-même la vie. Élément primordial de la genèse, elle est, dans toutes les mythologies et les croyances anciennes, le ventre fécond d'où le monde est né. Presque dans tous les mythes cosmogoniques, le monde est surgi d'une immense étendue d'eau. À petite échelle, les eaux amniotiques deviennent elles aussi un espace de la genèse d'où naît chaque être, transfiguration d'un univers en miniature. Cela dit, l'eau devient la « source de vie, matrice universelle à l'origine de tout »¹ et par ses vertus créatrices et génératrices, elle devient le principe sur lequel se fonde toute création :

Le symbolisme des eaux qui précèdent toute forme constitue le support de la création. L'immersion dans l'eau signifie la dissolution des formes tandis que la sortie de l'eau symbolise une nouvelle naissance. Dans les mythes aquatiques se retrouvent les cosmogonies, le rajeunissement du monde et de l'homme, la purification, la régénération et le thème de la vie éternelle.²

Chez Anne Hébert, l'eau détient le pouvoir biblique de matrice de vie mais représente aussi les forces destructrices du déluge préconisant la fin d'un monde en dérive. On décèle aisément chez l'auteure québécoise les multiples échos des Livres Saints dont certains mythes sont étroitement liés à l'élément aquatique : la Genèse et le Déluge, ce qui fait que là aussi l'eau se partage le bien et le mal, la vie et la mort, comme on le verra par la suite. Dans son étude intitulée *Anne Hébert et la Bible*, Antoine Sirois s'attache aux rapports qui relient les écrits hébertiens et la Bible, ouvrage perçu comme une des principales sources d'inspiration pour l'auteure québécoise :

Les Saintes Ecritures imprègnent non seulement la civilisation chrétienne dans laquelle l'auteure a grandi, mais véhiculent, par l'Ancien Testament en particulier, des mythes orientaux millénaires à travers lesquels les écrivains sacrés ont transmis leur message, comme ceux de la

¹ Brigitte Caulier – *L'Eau et le Sacré. Les cultes thérapeutiques autour des fontaines en France du Moyen Age à nos jours*, Presses de l'Université de Laval, 1990, p. 74.

² Julien Ries – « Le mythe, son langage et son message » in *Mythe et littérature. Etudes réunies et présentées par Ernst Leonardy*, Ed. Nauwelaerts, Louvain-la-Neuve, 1994, p. 20.

création, du paradis terrestre, de la chute, de la punition, mythe auxquels l'auteure se montre très sensible.³

Au début des *Fous de Bassan* (1982), la mer apparaît aussi comme l'espace primordial d'où la vie est apparue. Cette terre imaginaire « entre Cap Sec et Cap Sauvagine » qu'est Griffin Creek, est née des eaux, s'inscrivant par cela dans la tradition biblique selon laquelle l'eau est à l'origine du monde : « Au commencement, il n'y eut que cette terre de taïga entre Cap Sec et Cap Sauvagine. » (FB, 54). Cette représentation du monde qui naît des eaux primordiales, apparaît aussi dans l'Ancien Testament, dans le chapitre de la Genèse : avant de créer le monde, « l'esprit de Dieu était porté sur les eaux »⁴. Cette phrase qui marque le début du récit a des connotations bibliques car elle semble reprendre, en d'autres termes, la Genèse universelle. Elle sera d'ailleurs répétée à plusieurs reprises par Nicolas Jones, le pasteur qui dirige la vie de cette petite communauté venue s'installer dès le début dans cette terre sauvage. Griffin Creek est la terre primordiale où la petite communauté anglaise mène sa vie tout en s'acheminant vers la destruction et le drame. En effet, cette phrase racontant la genèse de Griffin Creek ne peut présager rien de bon car si l'on se rapporte toujours à la Bible (et les références ne manquent pas en ce sens dans le récit), après la création du monde par Dieu, c'est le Déluge qui s'ensuit comme punition des péchés commis.

Tout comme la terre d'où elle est née, cette « Eve nouvelle »⁵ qu'est Nora, personnage et voix du roman *Les fous de Bassan*, affirme ses origines bibliques, voire sacrées qui la font l'égale de l'homme : « Faite du limon et de la terre, comme Adam, et non sortie d'entre les côtes sèches d'Adam, première comme Adam... » (FB, 116). Le limon, c'est l'eau mélangée avec la terre, « matière fortement valorisée »⁶ signifiant la fécondité. Selon la rêverie matérielle de Gaston Bachelard, le limon c'est la « chair » née de l'union de la Terre-Mère et de la Mer-Mère, et comme Nora le reconnaît elle-même, c'est par elle que « le péché est entré à Griffin Creek » (FB, 129). On voit comment la terre pervertit l'eau et lui transfère ses péchés. La terre de Griffin Creek devient ainsi l'espace primordial du péché et de la chute, alors que c'est à l'eau d'apporter le châtement.

Quoique faite de limon, Nora a sa propre vision comme créature marine, aux côtés d'Olivia et de Perceval : « ...Olivia, Perceval et moi émergeons de la haute mer, pareil à des créatures marines, porteuses de poissonnaïles fraîches. » (FB, 115) Le rythme des vagues et des marées devient la transfiguration de la vie qui palpète dans le corps de Nora Atkins réclamant ses origines aquatiques et parlant au nom de toute la communauté vivant selon le roulement de la mer :

La mer, telle qu'on peut l'apercevoir au loin, à peine frisée sur le dessus, compacte et calme par en dessous, pourrait-on croire, nul n'ignore, pour l'avoir fréquentée depuis l'enfance, le roulement profond de son cœur également perceptible à notre poignet, dans son battement vivace. (FB, 121)

³ Antoine Sirois – Anne Hébert et la Bible dans *Voix et images*, vol. 13, no. 3 (39), 1998, sur <http://id.erudit/id.erudit/20073ar>, p. 459.

⁴ La Bible (Ancien Testament, *La Genèse*, Chapitre 1.2).

⁵ Antoine Sirois – Anne Hébert et la Bible dans *Voix et images*, vol. 13, no. 3 (39), 1998, sur <http://id.erudit/id.erudit/20073ar>, p. 464.

⁶ Gaston Bachelard - *L'Eau et les Rêves*, Ed. José Corti, Paris, 1993, p. 128.

Affirmant ses origines semi-chthoniennes, Nora se situe elle-même du côté du mal, alors qu'Olivia, « pur esprit d'eau », descend directement d'une lignée de femmes aux origines aquatiques qui tentent en vain de préserver la vie à celle-ci, en l'avertissant du danger que représente Stevens :

Ma mère, parmi elles, la plus fraîche et la plus salée à la fois, me parle en secret ma douce langue natale et me dit de me méfier de Stevens. (FB, 217) (...) Mes mères et mes grand-mères gémissent dans le vent, jurent qu'elles m'ont bien prévenue pourtant. (FB, 220)

La descendance aquatique d'Olivia est renforcée aussi par les bruits qui courent sur elle et selon lesquels « elle a un défaut au pied droit. Un orteil qui est collé à l'autre par une petite peau, comme un canard » (FB, 81). Cette marque corporelle rattachant Olivia à la lignée des sirènes nous renseigne une fois de plus sur les origines d'Olivia qui est une créature des eaux. Son nom aussi a des résonances aquatiques, car à part la liquide « l » qui se réclame de l'univers hydrique, le « o », première lettre de son nom, porte en elle le nom « eau » :

Le O – eau – d'Olivia, lettre en forme d'orange et de soleil, représente aussi l'oméga de l'alphabet grec, sa lettre ultime, sa fin. Il y aurait peut-être une référence intertextuelle à Rimbaud qui, dans un poème, associe la lettre O au clairon de l'Apocalypse et au violet des yeux.⁷

Une référence intertextuelle qui recommande d'emblée Olivia comme créature des eaux, est celle à *La petite sirène* de H. Ch. Andersen dont une brève phrase suggestive est mise en exergue au début du « Livre d'Olivia de la Haute Mer » : « Et ton cœur se brisera et deviendra écume sur la mer. » Pareillement au personnage d'Andersen qui rejoint après la mort les esprits d'eau auprès desquels la petite sirène commence une existence nouvelle proche de celle antérieure, Olivia retrouve ses ancêtres qui l'entraînent avec elles sur la surface des eaux. Olivia se réclame elle-même comme étant fille de la mer et a la nostalgie de ses ancêtres qui sont elles aussi de génération en génération des créatures marines. La mère de Nicolas Jones, ancêtre d'Olivia, vit elle aussi en parfaite communion avec cet élément liquide et apparaît aux autres sous la forme d'une méduse géante : « Elle écarte les bras et les jambes en étoile. Elle règne sur la mer. Sa robe de chambre, à ramages marron et rouge, flotte autour d'elle. On dirait une méduse géante. » (FB, 35) Il est à remarquer qu'il n'y a pas dans ce cortège de femmes pas un homme qui perturbe l'harmonie. Il paraît que toutes les femmes de Griffin Creek sont des créatures de la mer, alors que les hommes sont les fils de cette terre sauvage s'accouplant de génération en génération avec celles-ci. Féminine elle-même, la mer ne veut pas d'hommes que lorsqu'elle a besoin de leur désir sexuel qui les unit à elle pour assurer la continuité de l'espèce :

Les formes féminines naîtront de la substance même de l'eau, au contact de la poitrine de l'homme, quand, semble-t-il, le désir de l'homme se précisera.⁸

⁷ Sylvie Briand – *L'Apocalypse du Griffon*, in *Etudes françaises*, vol. 36, no. 2, 2000, sur <http://id.erudit.org/iderudit/005255ar>, p. 156.

⁸ Gaston Bachelard - *L'Eau et les Rêves*, Ed. José Corti, Paris, 1993, p. 145.

Pour Olivia, il n'y a pas de point de séparation entre la mère et la mer, les deux termes se confondent et ont la même signification pour elle. Sa mort devient alors le retour à la mère-mer:

Mes grand-mères d'équinoxe, mes hautes mères, mes basses mères, mes embellies et mes bonaces, mes mers d'étiage et de sel. (FB, 218)

Pour certains personnages hébertiens, comme pour les deux cousines du roman *Les fous de Bassan* ou pour François du récit *Le torrent*, la mort dans l'eau, d'une violence extrême, rappelle la scène du Déluge. Il s'agit en même temps d'un retour douloureux et tragique, mais nécessaire, à l'espace de leur genèse, en l'occurrence, l'eau. Fille née comme Adam de la pâte résultée du mélange de la terre et de l'eau, pervertie par la terre qui contient les péchés des humains, Nora est rejetée sur la grève, la mer ne voulant pas d'elle. Pour Nora, la mort c'est vraiment la fin, son corps est le témoignage de ce qui s'est passé le soir du 31 août 1936, alors que le corps d'Olivia qui « a pris le chemin de l'océan » est accueilli auprès de ses ancêtres et bercée par la mer-mère pour toute une éternité. Plus encore, Olivia prend voix juste après sa mort pour raconter les faits qui ont précédé sa mort, alors que Nora se tait pour toujours une fois franchi le seuil de la mort. Et si pendant sa vie tout le monde la connaissait comme Olivia Atkins, après sa mort elle se réclame de la mer car son nom est Olivia de la Haute Mer.

Pour François, le torrent est l'espace de la genèse car c'est là qu'il a vu le jour, mais c'est aussi le gouffre qui l'engloutit pour toujours :

Je me penche tant que je peux. Je veux voir le gouffre, le plus près possible. Je veux me perdre en mon aventure, ma seule et épouvantable richesse. (T, 56).

Dans *Les fous de Bassan*, la mort dans la mer est aussi synonyme de la vérité et de la mise à nu du mystère, car Olivia se fait voix une fois devenue « pur esprit d'eau » pour relater, en victime et témoin de la violence de Stevens, ce qui s'est passé le soir de 31 août 1936. Dans son étude intitulée *L'apocalypse du griffon*, Sylvie Briand déclare que « dans *Les fous de Bassan*, le dévoilement de la vérité ne se fait jamais que dans et par la mort. »⁹ Et comme cette mort arrive toujours par l'eau, c'est celle-ci qui, par sa transparence, fait possible la découverte de la vérité.

Chez Anne Hébert, les eaux de vie sont assez rares et en plus, elles permettent presque toujours l'affranchissement du héros dans la mort. Elles servent de passage et représentent la promesse d'un au-delà où le cycle de l'existence sera repris, la mort dans l'eau n'étant dans ce cas que le retour au ventre maternel accueillant ses progénitures pour les engendrer à nouveau. La mort dans l'eau s'achemine ainsi vers la vie, ce qui fait possible un parallèle avec le mythe de Dionysos qui, pour revenir du monde souterrain de l'Hadès, émerge de la mer. Il est ainsi « Celui qui meurt et renaît de la mer (=mort) »¹⁰. Un exemple en ce sens serait Olivia de la Haute Mer qui, perdant son apparence charnelle, elle retourne au sein de la mer-mère tout en gardant quand même la voix, afin que le passé s'éclaircisse. Et

⁹Sylvie Briand – *L'Apocalypse du Griffon*, in *Etudes françaises*, vol. 36, no. 2, 2000, sur <http://id.erudit.org/iderudit/005255ar>, p. 161.

¹⁰J. – N. Lambert, G. Pieri – *Symboles et rites de l'ancestralité et de l'immortalité. Le vent, la pierre, l'eau et le feu dans les mythologies*, Editions Universitaires de Dijon, 1999, p. 141.

qu'est-ce que la voix sinon vie et vérité ? L'identification de l'eau avec la mère et la vie devient évidente lorsque Aline de *L'enfant chargé de songes* portant en elle le fruit de ses amours avec Julien, est appelée directement « source » et « commencement ». Quant à Catherine des *Chambres de bois*, l'épanouissement de l'être devient possible seulement au bord de la mer. N'oublions pas Julien de *L'enfant chargé de songes* qui effectue par la traversée de l'océan dans les deux sens un aller-retour de la mort vers la vie. L'eau c'est la route de l'exil, la voie sur laquelle Julien quitte son Québec natal en espérant de se libérer du passé, mais elle est aussi retour à la terre-mère où la promesse de l'amour et d'une nouvelle vie le font rejeter le songe à l'instar de Catherine :

Aline est cette terre obscure à l'horizon qui tremble avec son fruit. Aline est cette source et ce commencement. Julien a rendez-vous avec elle. Le songe est à nouveau devant lui. (ECS, 159)

Les vertus bénéfiques de l'eau transparaissent aussi dans *Les enfants du sabbat* où l'on assiste à des rituels de purification pratiqués dans l'espace du couvent lorsque le prêtre lave ses mains avant la messe ou quand il asperge d'eau bénite sœur Julie qui est possédée par le diable. Mais sur la montagne de B., avant d'accomplir les rituels sataniques, Philomène enduit le corps de ses fidèles d'un onguent magique et, après avoir fini, se lave les mains : « Les invités, ayant enlevé tous leurs vêtements, offrent leurs corps blafards aux onctions de Philomène. » (ES, 37). Celle-ci accomplit ainsi un simulacre de la messe chrétienne, fait qui provoque un renversement des vertus saintes de l'eau et du baptême. On assiste ainsi à une désacralisation par l'eau qui se voit investie par des forces maléfiques. Plus encore, on assiste toujours dans *Les enfants du sabbat* à une scène terrible où le couple de sorciers simule l'acte saint de la communion avec du sang, néfaste avatar de l'eau :

Elle [Philomène] trempe ses mains dans les bassines de sang que lui tendent les enfants, offre à boire à toute l'assemblée à même ses deux paumes aux doigts joints. (ES, 43)

L'eau bénite purifie profondément et lave toute souillure. Le grand exorciste en asperge longuement le corps de sœur Julie afin de faire sortir le diable de son corps, alors que Elisabeth Rolland du roman *Kamouraska* en fait préparer pour les derniers sacrements de son mari Jérôme. L'eau devient dans les deux cas un élément religieux par excellence qui « dissout toute forme, abolit toute trace d'« histoire », propose une mort et une renaissance »¹¹.

Née dans une contrée dominée par des paysages aquatiques et ayant reçu une éducation catholique, Anne Hébert réinvente dans ses écrits une poétique de l'eau qui se voit souvent mise en rapport avec des mythes bibliques. Réunissant la vie et la mort, l'eau comme élément fondamental de l'univers hébertien, transpose par cette ambivalence des mythes saints majeurs comme ceux de la Genèse et du Déluge. De génitrice, espace privilégié de la

¹¹ M. Emond, - *La femme à la fenêtre*, Les Presses de l'Université de Laval, p. 212.

vie, l'eau devient violente et se révolte contre les péchés des humains pour laver leurs souillures terrestres.

Lieu de la genèse, l'eau est aussi lieu de la mort, ambivalence illustrée par l'image quotidienne du soleil qui naît de la mer à l'aube pour y aller mourir le soir, mais aussi par nombre de mythes de régénération qui sont fondés, à leur tour, sur la dualité vie – mort. Le mythe biblique de Noé, les mythes mésopotamiens ou chinois du déluge, l'Atlantide des Grecs racontent tour à tour la récréation d'un monde à la suite d'un cataclysme provoqué par l'eau. L'eau devient ainsi l'endroit privilégié où le cycle de la vie et de la mort se répète à l'infini ou, comme remarque bien J. N. Lambert, « l'immortalité ne peut échoir qu'à celui qui est le soleil à travers la mer »¹². Les eaux néfastes du Déluge ne nous apprennent-elles pas la même chose ? Après le déchaînement des eaux bibliques apportant la mort et en même temps la purification des péchés, c'est toujours des mêmes eaux qu'une nouvelle vie prend naissance. Ainsi, les eaux diluviales portent en elles la destruction d'un monde corrompu, mais sont en même temps aux origines d'une nouvelle humanité, car « ce qui a commencé avec l'eau, finit dans l'eau »¹³.

Bibliographie

1. Hébert, Anne – *Les fous de Bassan*, Ed. du Seuil, Paris, 1983
2. Hébert, Anne – *Le torrent*, Ed. Hurtubise, HMH, 1989
3. Hébert, Anne – *Les enfants du sabbat*, Ed. du Boréal, Montréal, 2004
4. Gaston Bachelard - *L'Eau et les Rêves*, Ed. José Corti, Paris, 1993
5. Bouguerra, Mohamed Larbi – *Symbolique et culture de l'eau*, sur www.veolia.org
6. Briand, S. – *L'Apocalypse du Griffon*, in *Etudes françaises*, vol. 36, no. 2, 2000, sur <http://id.erudit.org/iderudit/005255ar>
7. Brigitte Caulier – *L'Eau et le Sacré. Les cultes thérapeutiques autour des fontaines en France du Moyen Age à nos jours*, Presses de l'Université de Laval, 1990
8. Emond, M. - *La femme à la fenêtre*, Les Presses de l'Université de Laval
9. Lambert (N), Pieri (G) – *Symboles et rites de l'ancestralité et de l'immortalité. Le vent, la pierre, l'eau et le feu dans les mythologies*, Ed. Universitaires de Dijon, 1999
10. Ries, Julien – « Le mythe, son langage et son message » in *Mythe et littérature. Etudes réunies et présentées par Ernst Leonardy*, Ed. Nauwelaerts, Louvain-la-Neuve, 1994
11. Sirois, A. – *Anne Hébert et la Bible* dans *Voix et images*, vol. 13, no. 3 (39), 1998, sur <http://id.erudit.org/id.erudit/20073ar>

¹² J. – N. Lambert, G. Pieri – *Symboles et rites de l'ancestralité et de l'immortalité. Le vent, la pierre, l'eau et le feu dans les mythologies*, Editions Universitaires de Dijon, 1999, p. 131.

¹³ Mohamed Larbi Bouguerra – *Symbolique et culture de l'eau* dans *Les Rapports de l'Institut Veolia Environnement*, p. 12, sur www.institut.veolia.org.